



Joséphine

La féline orpheline

Parce-ce qu'il est parfois difficile d'assumer ce que l'on est...

Il était une fois, Joséphine.

Joséphine était une féline : douce, suave, élégante et raffinée, elle se montrait à la fois déterminée, habile et agile.

Joséphine aimait sa vie. Elle errait au gré de ses envies dans une jungle animée devenue son domaine. Elle jouait avec quelques éléments de la nature qui croisaient son chemin : tantôt une liane, tantôt un papillon. Mais sitôt que son estomac sonnait le glas de la faim, elle se transformait en chasserresse redoutable ! Elle était d'une patience à faire trembler la plus habile des proies, faisait preuve d'une ruse enviée de tous ses rivaux et portait en elle justesse et justice. La justesse parce qu'elle atteignait toujours sa cible de la manière la plus efficace possible et la justice, parce qu'elle faisait toujours en sorte de ne chasser que pour satisfaire un besoin vital, elle tuait certes, mais avec grâce et respect envers celui dont elle se nourrissait.

Joséphine était droite. Elle aimait la sérénité et le calme de son environnement. Elle avait toujours été seule sans être vraiment seule. Du plus loin qu'elle se souvienne, elle n'avait croisé jamais de semblables. Sa famille était celle qui l'avait accueillie dès son plus jeune âge : la jungle !

Des souvenirs d'enfance, elle en avait beaucoup. Chacun d'eux l'avait construite. Elle apprenait au gré du hasard. Toutes ses rencontres étaient fortuites et les découvertes qu'elle faisait étaient toujours inattendues et arrivaient à point nommé ! C'était donc grâce à d'heureux hasards qu'elle avait appris tout ce qu'elle savait et était devenue la féline qu'elle était.

Ainsi se souvint-elle, d'une nuit très froide, trop froide. Elle était toute petite, ressemblait plus à un chaton qu'à la panthère qu'elle était pourtant. Elle avait faim et surtout très froid. La faim la poussait à chercher à se nourrir et le froid lui donnait envie de se blottir. Ces deux élans contradictoires inhibaient toute mise en action. C'est finalement une termite, Brigitte, qui vint la sortir de son dilemme ; ce petit insecte semblait l'inviter à jouer ! Notre panthère, déjà très joueuse, se laissa volontiers distraire par cette drôle de petite bête et se mit à vouloir l'attraper. Brigitte s'amusait à se cacher sous des cailloux et Joséphine avançait par petits bonds posant chaque fois ses deux pattes sur la pierre déjà désertée par la fugitive ! De caillou en caillou et de bond en bond, Joséphine se déplaçait et se réchauffait du même élan jusqu'à se trouver inopinément devant l'entrée d'une caverne. Elle qui venait de vivre sa première nuit froide, découvrait à présent comment s'en protéger. Surprise par ce grand rocher accueillant, elle s'arrêta net de jouer pour s'inspirer du lieu. Elle fut alors interpellée par une odeur. Une odeur qui lui était familière mais qu'elle ne reconnaissait pas encore. Elle savourait cet arôme doux, agréable et réconfortant. Elle se laissa guider par son flair et tomba, un peu plus loin dans la grotte, nez à nez avec une énorme bête poilue ; de l'odeur apaisante qui l'avait guidée jusque là, elle se retrouvait face à la chose la plus impressionnante qu'elle n'avait jamais rencontrée. Joséphine tremblait de peur, elle plaqua ses oreilles sur sa tête et sans quitter des yeux l'objet de sa terreur, elle commença à reculer, tapie au sol.

Lilou, la louve, qui d'abord inquiète de cette arrivée intrusive, fut attendrie par cet être fragile. Elle regardait la petite apeurée avec tendresse et s'approcha de ce chaton avec une douceur maternelle et maternante. Joséphine, reconnut ce regard, cette chaleur et associa immédiatement ses perceptions à l'odeur rassurante qui l'avait guidée jusque là.

Elle se coucha à terre et attendit patiemment, les yeux fermés par la crainte qui demeurait en elle.

Lilou s'approcha lentement et vint se coucher près de Joséphine, l'entourant de ses pattes. Dans ce mouvement, Joséphine se trouva le museau contre le ventre chaud de la louve. Elle se sentit profondément bien, enveloppée ainsi. Elle découvrait le bonheur réconfortant d'une étreinte, les bienfaits de la générosité et la chaleur d'une rencontre. Elle se sentit si bien qu'elle chercha à s'enfoncer davantage dans les poils de cette douce amie. Guidée par son instinct, retrouvant ce parfum rassurant, elle téta le lait que la louve lui offrait ; un lait destiné à des petits devenus loups. Réchauffée et repue, Joséphine, s'endormit profondément.

A la première lueur du jour, c'est Brigitte qui vint la réveiller.

Joséphine cherchait autour d'elle, Lilou n'était plus là.

Pourtant, elle se sentait toujours au chaud et ressentait comme un souffle qui la soulevait en rythme. Intriguée, elle se leva. Lilou avait pris soin de déposer Joséphine sur un nid de termites. Celui-ci, dégageait la chaleur de ses insectes au travail et leur agitation donnait à l'amas de terre un mouvement semblable à une respiration.

Joséphine, sourit de voir qu'elle avait ainsi trouvé où elle dormirait les nuits à venir et qu'elle n'aurait plus jamais froid !

Heureuse, elle était heureuse d'apprendre autant juste en accueillant ce que la vie lui offrait comme opportunités et rencontres. Elle apprenait à se faire confiance et à faire confiance, elle découvrait ses émotions et comprit que ces dernières la guideraient toujours, tant qu'elle les écouterait.

Légère et pleine de vie, elle s'assit à l'entrée de son antre pour respirer le bon air qu'elle aimait tant. C'était une belle journée.

C'est un colibri qui vint l'extirper de sa grotte en la guidant de fleurs en fleurs. Henri, le colibri, s'amusait à se poser et Joséphine essayait évidemment de l'attraper. Pataude et maladroite, elle écrasait ces boutons flamboyants et constatait de concert, les doux parfums qui s'en dégagnaient et... les dégâts qu'elle causait ! Un peu essoufflée par sa course effrénée, elle s'arrêta puis se retourna. Quel dommage ! Elle venait de modifier le paysage coloré qu'elle aimait tant et dont, à présent, elle comprenait l'origine du parfum. Elle regarda Henri avec une tristesse coupable, elle était désolée. Henri vint la rechercher, se mit à voler plus lentement et invita, par là-même, notre amie à plus de légèreté, plus de délicatesse. Joséphine, se prêta au jeu et s'adonna à cet art qui consistait à se déplacer dans son environnement sans le modifier. Elle sentait qu'elle apprenait encore, elle grandissait et de cette discrétion qu'elle maîtrisait alors, elle tomba nez à nez avec Luther.

Luther, le cerf solitaire. Elle était stupéfaite, jamais encore elle n'avait vu d'arbres animés ! Quel était cet animal avec des branches sur la tête ?

Luther, mangeait quelques glands au pied d'un chêne. Il était tranquille, paisible, il ne l'avait ni vue, ni entendue, ni même humée.

Joséphine était ébahie et observait ce spectacle ; elle se sentait privilégiée.

Soudain, son flair la mit en alerte. Elle coupa sa respiration et vit au loin quelques herbes bouger. Elle avait peur, sentait qu'un danger se préparait.

Elle eut envie de crier pour que le cerf se sauve, mais elle resta sidérée, incapable de bouger. C'est alors, qu'elle vit une énorme boule dorée bondir depuis les herbes pour se saisir de Luther. Le spectacle était insoutenable et la violence de la scène indéfinissable. Léon, le lion, se débattait avec Luther entre ses pattes, il attrapa sa proie à la gorge serra de toute sa mâchoire ; dans un dernier sursaut, le corps du cerf s'affaissa, inerte. Des larmes plein les yeux, Joséphine était écœurée, bouleversée, triste. Elle ne comprenait pas. Pourtant, elle sentit son estomac qui grondait puis étrangement ses papilles salivèrent.

Henri, le colibri regardait Joséphine avec tendresse. Elle venait de découvrir la cruauté de la jungle et de comprendre qu'elle aussi était une prédatrice. Elle estimait cela injuste tout en pensant que ce lion avait été élégant. Il avait respecté sa proie, le combat avait été bref, Luther n'avait pas eu le temps de souffrir.

Lentement et encore toute retournée, elle s'approcha de Léon. Celui-ci, marqua d'abord des signes d'agressivité pour l'intimider, mais devant cette jeune féline, il sentit qu'il n'y avait aucun danger. Il s'interrompit dans son repas pour accueillir Joséphine : « Viens petite, approche. N'aies pas peur. » Joséphine s'approcha lentement, elle tremblait. Tel un maître de grand art, il prit la voix de la sagesse et posa des mots sur cette douloureuse expérience :

« J'imagine que tu as vu un spectacle difficile. Tu sais, il n'y avait aucune gloire à gagner ce combat. Ce sont notre instinct et notre survie qui nous guident. Une fois que tu auras compris et accepté cela, c'est avec beaucoup d'amour que tu attraperas tes proies. Parce que toi aussi tu vas devoir chasser pour vivre. Moi, je les aime de me permettre de vivre à leur détriment, c'est d'une grande noblesse que d'être si fragile. Tu sais petite, ne sois jamais certaine d'être plus forte ou plus puissante que tes cibles, reste toujours humble. C'est lorsque l'on est trop sûr de soi et que l'on baisse la garde, que la proie gagne à son tour. Luther, aurait pu se défendre et c'est moi qui aurai péri de ses bois dans mes entrailles.

Reste toujours attentive à cela et n'attaque que pour ta propre survie. En attendant, profite de ce cadeau que la nature nous offre. Tu es bien jeune et tu as encore beaucoup à apprendre ».

Une fois encore, les rencontres posées sur le chemin de Joséphine avaient forgé ce qu'elle était en train de devenir. Elle qui n'avait jamais bénéficié de transmission familiale, ni connu les traditions ou encore les arts de son espèce, profitait de chaque pas de sa vie pour s'épanouir et devenir autonome. Elle ne cherchait rien, elle demeurait seulement à l'écoute de tout et surtout de la vie.

Elle devenait un être riche, respectueux, généreux et trouvait cependant injuste de devoir tuer pour vivre.

Elle était encore naïve et aimait cette candeur légère.

Elle adorait se promener, apprendre de tous les êtres qu'elle croisait et tisser des liens. Elle s'était nourrie de ce beau spectacle que Luther lui avait offert dans la sérénité qu'il portait en se nourrissant de glands, alors qu'ils ignoraient tous les deux qu'il s'agissait-là de son dernier repas.

Elle était écœurée de ce qu'elle avait compris : Elle aussi était prédatrice, c'était sa nature et si elle voulait vivre, elle devait l'accepter. C'était injuste. Elle se sentait tellement étrangère à cela. Elle devait tuer et manger ceux-là même qui la nourrissaient tant de leur vivant. Ce paradoxe insensé rendait, pour elle, ces crimes impossibles. Elle préférerait presque se laisser mourir si telle devait être sa vie.

Elle pleura... longtemps.

Et comme anesthésiée, elle ne ressentait plus ni faim, ni froid, ni joie. Elle était tétanisée, sans envie et presque sans vie.

C'est alors qu'elle entendit du bruit.

Alban, le joli lapin blanc passa tout près d'elle. Il ne l'avait pas vue. Il était tellement lumineux et avait l'air tellement doux qu'elle le regardait avec sa naïveté d'alors. Elle ressentait un peu de douceur dans la violence des derniers épisodes de sa vie. Elle le suivait des yeux avec tendresse et observait avec amusement ses déplacements par petits bonds. Là encore, elle fut attendrie et ce spectacle lui fit du bien.

Soudain son cœur se mit à battre, elle sentit à nouveau un danger venir, elle reconnaissait cette sensation qui l'avait traversée juste avant l'apparition de Léon le lion.

Elle se mit en alerte ; elle ne resterait pas spectatrice une deuxième fois d'un tel spectacle. Elle attendit le bon moment pour sortir de sa cachette, faire fuir le lapin blanc et sauter sur celle qui voulait en faire son repas : L'hyène.

Joséphine la saisit par surprise et comme elle l'avait observé-dans l'art pratiqué par son Maître, elle l'acheva sans qu'elle n'ait le temps de souffrir.

L'hyène tomba nette. Joséphine se coucha à côté : elle avait tué pour la première fois, elle l'avait fait proprement et elle pourrait continuer d'observer Alban bondir dans les herbes.

Son crime, aussi douloureux fut-il, avait pour elle un sens.

Le rongeur, apeuré, avait observé de loin la scène; il lança un regard de gratitude à cette noble panthère. Ce regard donna à Joséphine un sens à sa vie : Elle continuerait de se délecter des spectacles de l'innocence et s'alimenterait des prédateurs les mettant en péril.

Elle releva la tête, retrouva une certaine fierté, marcha d'un pas assuré, profondément juste et généreux.

La rumeur dans la forêt courrait par-delà les horizons : la panthère Joséphine, la féline orpheline, adoptée par la jungle et éduquée par la vie, inscrivait sa nature comme une force protectrice pour les plus fragiles et se nourrissait, avec justice et justesse, de combats équitables.

Elle assumait enfin sa nature.

Elle savait qui elle était :

Oui, elle était tueuse habile.

Oui, elle était fauve agile.

Oui, elle pouvait être dangereuse.

Et oui, elle ne combattrait qu'à armes égales et avec un sens plus noble et altruiste que la seule nécessité.

Il est parfois un sang qui coule dans les veines d'un être, dont il préférerait se vider. Pourtant ce sang, cette nature, peuvent souvent être remodelés pour devenir une réelle force identitaire.

« Sans ce sang, je coule et si ce sang coule à bon escient, ma vie trouve enfin son sens. »

Julie Potier
Butterfly Consult'
Mars 2020